

Pour une littérature informatique : un manifeste...

Jean-Pierre BALPE
Action Poétique, Université Paris VIII

"Le livre doit fonctionner à l'image de la multiplication des situations de choc. Il doit se fracturer à l'image des éclats de l'hologramme. Il doit s'enrouler sur lui-même comme le serpent sur les collines du ciel. Il doit renverser toutes les figures de style. Il doit s'effacer dans la lecture. Il doit rire dans son sommeil. Il doit se retourner dans sa tombe."

28, p.103.

Dans mon exposé, il ne sera question que de littérature informatique. Nullement d'une littérature informatisée... Je pense que vous voyez la différence. La génération fait cette différence. Durant toute mon intervention, afin d'illustrer mon propos, un ordinateur, du moins je l'espère, générera, sur l'écran ici présent, de la littérature. Ne me demandez pas ce qu'il va écrire : je n'en ai qu'une vague idée... Tout ce que je peux affirmer c'est qu'il pourrait écrire ainsi, ou autrement, à l'infini, et que, s'il recommence dans une heure, ce qu'il écrira sera différent. Ne demandez pas non plus copie du texte produit pendant cette séance : puisque je peux n'importe où et n'importe quand, obtenir de nouveaux textes, tout aussi intéressants, rien n'en sera aujourd'hui conservé.

Cela seul, presque exclusivement, m'importe.

Et nous voici confrontés à notre premier problème : à quoi peut bien servir une littérature que l'on ne peut emporter en voyage, transmettre à ses enfants, relire, discuter entre amis, conserver dans sa bibliothèque ou sur sa table de nuit : une littérature fuyant dans l'immatériel et qui, ainsi, s'acharne à défier à la fois la mémoire et la glose, bouleversant le sens du temps et celui de l'échange ?

Sur tous ces aspects, je laisserai les questions ouvertes pour introduire aussitôt le second point.

Il y a peu de temps, Claudette Oriol-Boyer, professeur à l'Université de Grenoble, m'a fait parvenir le texte suivant dont elle est l'auteur, constituant un seul long chiasme :

PLIURE

Près des piles
tuiles et tulipes, lupins au
plissé mutin, rutilants de pluie.

Au plus
profond de l'ombre, à foison, des ombelles,
frondaisons de bronze.

Qui
donc pourra
décrire encore, près du hangar, le
fantastique miroitement des corbeilles
d'argent sous
la nuée des abeilles ?

Mais lui, qui sent l'inutile en ce
matin
mouillé, élit
un pin palpitant près des tuiles.

Onze
heures.
Il fait froid
pour la saison.

Puis le matin explose.

Au mulisse des lautissons, au plus lisse des brondaizons, au plus bronze des lumilles,
qui donc, cordar, tupisques, fantatilles au rimoir des pulpins, tant pis, aux lumisses
palpiles, viens-tu, aux tubeilles garfondes, aux tu, belles, garçons, moulin qui, qui
muilt, qui luit aux lumilles, aux lumiettes, aux pillages, aux piliers, aux piliers des
tilles, vois-tu le mulot, le tissu, le liseron, les palpules ?

S'expose ta main, pliures.

Saison, là, pour.
-Froid, fait-il.
-Heures ?
-Onze.

Tuiles des près. Palpitant pin. Un.
Et lit mouillé.
Matin.
Ce, en l'inutile sens, qui luit. Mais...

abeilles des nuées, là.

Sou d'argent.
Corbeille des miroitements fantastiques.
Le hangar du pré. Encore décrire.
-...pourra donc...
-Qui ?

Bronze de frondaisons.
Ombelles des foisons, à l'ombre, profondes.
Plus haut...

pluie de rutilants mutins plissés.
O lupins, tulipes et tuiles,
piles des prés !

Ce long texte était accompagné du petit mot manuscrit suivant :

"Poème publié dans un recueil à la mémoire d'un collègue, Philippe Renard. Fracture, pliure, Ellug, 1993, Université de Grenoble Stendhal.
Crois-tu que l'ordinateur aurait pu produire ce chiasme ?"

Bonne question... Voyez-vous ce que je veux dire ?...

Car ma réponse est, tout d'abord, affirmative : contrairement aux pensées communes qui confondent virtuosité humaine et technicité informatique, il n'est pas si difficile de programmer des écritures en chiasme pourvu que l'on accepte, comme d'ailleurs dans le texte ci-dessus, quelques approximations sémantiques et que l'on ne soit pas trop contraint par les thèmes. Je pense que sur ce point nous nous comprenons très bien. Il y suffit d'une stratégie intelligente de recherche et de préparation.

Maurice Gross, à l'université Paris VII, dispose d'un programme écrivant des anagrammes à partir de n'importe quel nom propre, et capable de fonctionner approximativement ainsi. Travaillant sur des combinatoires syntaxisées, il doit même, en ce domaine, être plus rapide, plus exhaustif, plus "virtuose", que n'importe quel auteur humain.

Mais n'est-ce pas alors un peu confondre littérature et jeux de clowns ?

Aussi ce n'est pas encore vraiment ce qui m'importe car la question de la rapidité d'écriture -Simenon écrivant en direct devant le public des Galeries Lafayette-, celle de l'improvisation et de la joute ne seront pas non plus discutées ici.

Car, en effet, ma réponse à la question posée par Claudette Oriol-Boyer sera : "ce n'est pas mon problème" ou, plus exactement, c'est justement parce qu'il semble assez évident technologiquement que l'on peut produire un chiasme avec un programme un tout petit peu sophistiqué que cela ne m'intéresse pas : la littérature informatique, telle que je la conçois, n'a rien à voir avec une littérature d'ingénieur. Elle se veut, avant tout, littérature... et rien d'autre. Elle refuse l'enfermement dans la machine ordinateur, enfermement par trop sécurisant pour le public de lecteurs ne voulant pas renier ses certitudes... Elle refuse la fausse transparence de la technicité. Faisant cela, refusant

d'être rejetée du côté du jeu et de l'habileté et, en l'interrogeant profondément, elle revendique pleinement le statut de littérature.

L'usage littéraire de l'ordinateur n'a pas pour vocation de produire une sous-littérature technologisée, aussitôt morte que née, une littérature d'atelier qui expose ses procédures. Car son seul effet, alors, serait de sacraliser davantage encore l'acte littéraire antérieur, celui qui, pour finalité, se fixe toujours "le" livre. Sacralisation confortée par la tenue d'un discours du genre "vous voyez bien que l'ordinateur ne sera jamais capable d'écrire ainsi et que seul importe l'écrivain". La discussion, comme à l'habitude, étant déplacée sur le mauvais terrain du rapport entre quelque chose comme l'opposition "génie"- "invention". Or je ne peux pas croire qu'existent des écrivains géniaux et des écrivains seulement inventifs. Il y a des écrivains utilisant les outils dont ils disposent pour les fins qu'ils se sont données, et des écrivains produisant différents types de textes en fonction de leurs propres conceptions idéologiques du littéraire et des interventions qu'ils entendent mener dans ce champ. Or, dans ce débat, la "qualité" des textes écrits, celle de leur "génie", est une question extra-territoriale car devant prendre en compte l'ensemble des contextes méta-textuels qui fondent la littérarité et pour lesquels il n'est, jamais, finalement, d'autres réelles certitudes qu'autoritaires et statistiques.

L'usage littéraire de l'ordinateur a pour visée profonde de produire une autre littérature ou, plus exactement, une autre inscription communicationnelle du littéraire. Vouloir juger de ses effets dans toute autre perspective ne peut mener qu'à l'incompréhension totale ou, ce qui est peut-être pire, au malentendu.

Et je ne pense pas qu'il puisse en être autrement, la littérature informatique ne se veut pas une sous-littérature, mais une mutation radicale de l'art littéraire, une littérature plus "moderne". Et si je dis "moderne", c'est en n'ignorant rien de toutes les ambiguïtés dont cet adjectif — au moins depuis Boileau — a successivement été chargé : une littérature "moderne" est une littérature qui, dans une contemporanéité donnée, anticipe sur l'ensemble des problématiques qui fondent les rapports communicationnels du littéraire.

Si -comme l'écrit Georges Steiner (31, p.94-95) — et comme toute visite de musée d'art moderne, notamment outre-Atlantique où le poids de la tradition culturelle est moins forte, le manifeste — la compréhension de l'art contemporain exige l'acceptation de la disparition de toute notion de "culture" à valeur immanente, nécessairement liées aux sociétés hiérarchisées et son remplacement par celle d'un ensemble de "cultures" toutes à égalités. L'ordinateur — la culture de l'ordinateur, les modes de pensée qu'il induit — est, en ce sens, un instrument d'écriture résolument nouveau et résolument moderne. Obligeant à l'effacement complet des points de repère que sont les valeurs "classiques" — c'est-à-dire fondées sur des principes antérieurement admis — d'une culture à fondements collectifs, il scénarise une anti-culture hiérarchique, quelque chose comme une "post-culture". Dans ce cadre, la culture collective tend à disparaître non seulement au profit d'une culture plus individuelle, mais surtout au profit de l'individu-culture, ou tout au moins au profit de l'éparpillement en un ensemble complexe de micro-cultures plus ou moins imperméables dont aucune ne peut prétendre à l'apparente vérité d'une quelconque suprématie. La littérature informatique ne prétend pas à l'universalité intangible et quasi-divine de la "Littérature" pré-informatique, dont le seul infini actif est abandonné à la glose, elle ne désire être que l'instant éphémère et

transitoire d'une permanente et commune littérature ne se manifestant que dans le seul moment de l'impulsion créative.

Car ce qu'avant tout veut manifester la littérature informatique, c'est la puissance vitale et infinie de la communication "littéraire", comme plexus central de liens entre les sujets, leur langue et leur culture ; complexe dynamique de relations. C'est la puissance fécondante de la langue en tant que telle, c'est-à-dire utilisée en-dehors des spécificités contraignantes de tout contexte. La puissance fécondante de la langue dans laquelle, à tout moment, se fonde le sujet récepteur. Et, dans ce cas, l'enjeu existentiel du texte se déplace de l'espace de l'auteur à celui lecteur.

L'écriture informatique est peut-être ainsi une des premières illustrations en acte d'une déshumanisation positive de l'écriture. Le rapport littérature-singularité d'une voix, le rapport "authenticité de l'expérience transmise / profondeur de l'expérience littéraire" n'a plus, ici, guère de sens. Ce qui compte, c'est le mouvement : la mise en littérature. Fuyant le figement personnalisé du texte "classique", la littérature informatique n'a d'intérêt que dans l'exacte mesure où elle projette des textes désincarnés mais fortement générateurs de sens. Son intérêt profond est dans la mise en scène, l'exemplarisation, de l'intergénéralité du sens littéraire, plus exactement des sens, avec toutes les ouvertures signifiantes que peut avoir cette expression. Elle est une maximalisation de l'infini sémantique par examen systématique et décontextualisé des moyens formels de l'expression.

Qu'il y ait, ou non — dans l'arrière-plan, comme bruit de fond vaguement perceptible — un auteur, plus exactement qu'il y ait un auteur d'un programme de génération n'a, en dernière analyse, plus beaucoup d'importance : ce qui profondément importe, c'est l'instauration d'un rapport radicalement nouveau à la lecture. Ou, plus exactement, dans la triade conventionnelle émetteur-message-récepteur — auteur-livre-lecteur—, la mise en évidence de l'inutilité totale du premier terme. Ici, aucun alibi crédible d'enjeu existentiel, toute littérature informatique, quel que soit l'angle sous lequel on l'examine, affirme la vacuité de l'auteur. Et sur ce point encore, je sais que nous nous comprenons...

Si la littérature doit être quelque chose comme "la traduction de l'intelligible et de l'individuel en une généralité où chacun puisse reconnaître quelque chose (...qui...) exige la plus extrême cristallisation et le plus extrême investissement en introspection et en maîtrise" (28, p. ?), il faut alors reconnaître ou que la littérature informatique est impossible ou que nos penseurs, valorisant ainsi le rôle de l'auteur, se trompent. Car comme n'importe quel autre texte accepté comme "littéraire", un texte informatique isolé, se plie à une lecture ordinairement subjective. Or si, question fondatrice, les textes informatiques sont littérairement lisibles, alors la littérature informatique se positionne radicalement en-dehors de cet idéologisme littéraire "classique" qui règne en maître sur les lettres depuis quelques siècles : ni inspiration, ni expérience originale, ni intention, ni génie... ni individualité d'auteur. La littérature informatique rejette le refuge d'un tel "trop-plein" externe pour ne laisser, face à lui-même, que le seul sujet-lecteur. Ce qui s'inaugure ici, c'est un rapport existentiel nouveau : celui dans lequel accepte, ou non, de s'engager le lecteur en amenant, de façon solitaire, le texte à la parole. Il n'est plus, dans ce cas, besoin d'enjeu existentiel servant de caution collective au texte et en justifiant les effets de lecture, nul de besoin de prouver que les chiens mordent et aboient, car, au-delà des faits, ce qui compte c'est d'accepter que les mots nous fondent.

C'est en quoi le texte informatique dérange : au-delà de lui, il n'y a plus personne. Ne pouvant plus se protéger derrière l'alibi commode d'un auteur, le lecteur n'est plus renvoyé qu'à lui-même. A la limite, si ce texte lui parle, il aurait déjà dû l'écrire lui-même car, le lisant, c'est, partiellement, ce qu'il fait. La substitution de la machine-auteur à l'auteur-humain révèle une béance : le texte informatique ne provient de rien, n'ouvre sur rien, il n'est qu'un gouffre au fond duquel le lecteur, dans la réévaluation des expressions, ressourcement sa subjectivité linguistique...

Je n'insisterai pas là-dessus car voici venir le troisième problème...

L'auteur ici, caché, à l'évidence, ne conçoit pas les textes. Ce, qu'au mieux, il conçoit, ce sont des virtualités de textes, quelque chose comme un schéma de littérature encore inexistante, des mises en scène plausibles de textes virtuels. Il planifie des conditions, des contraintes : des rouages. Le mot, pour lui, n'existe pas dans un rapport particulier à un réel donné, mais comme élément d'un dictionnaire possible ; le contexte ne fait pas référence au monde, mais aux contraintes de cohérence qu'imposent les lois perçues sous la lecture ; les citations sont des références mobiles surgies du matériau profond de la mémoire des relations ; la syntaxe est un arbre de choix ; le rythme un ensemble de variables plus ou moins mathématiques dont il ne perçoit l'effet qu'après coup : devant les textes générés par la machinerie de son imaginaire, il a toujours le rôle du lecteur critique.

Prenant des décisions abstraites, l'auteur "informatique" est un ingénieur du texte qui ne peut mesurer les fonctionnements de son ouvrage que lorsque est construit l'ensemble de la machine. Ce qu'il donne à lire est alors à la fois un texte et son mode d'emploi. Comme devant toute technique dont l'usage tend toujours à permettre l'autonomie de l'utilisateur : la lecture du texte informatique invite à intégrer le mode d'emploi, à faire du lecteur le monteur de la création littéraire.

Plus que tout autre, un texte littéraire informatique est ainsi un texte qui, dans l'absence d'un auteur saisissable, porte en lui-même l'intégralité de son contexte ou, plutôt, crée lui-même l'ensemble de ses contextes. Chaque texte est clos, lisse, inaccessible aux prises externes : le monde vrai n'entre pas en lui. En ce sens le texte n'existe que dans la connivence : ne pouvant être validé par le témoignage du monde, il n'a comme vérités que celles qu'une lecture veut bien lui accorder. Les mots du texte informatique sont irrécusables qui n'ont pas à fournir d'autres preuves que celles qu'ils portent en eux-mêmes. Il fait beau, il aurait pu tout aussi bien pleuvoir, neiger, ou le tout à la fois ; la marquise peut toujours sortir à cinq heures, elle aurait pu aussi bien ne pas exister, ou "choisir" n'importe quelle heure. Derrière le texte affiché se lisent toujours tous les textes possibles, c'est-à-dire tous les autres textes. Ce texte n'est que la concrétisation particulière d'une infinité de possibles. Derrière la littérature informatique, s'impose la présence unique de la littérarité. Les mots mettent à l'épreuve, parfois jusqu'à l'absurde d'un réel impossible, la coopérativité du lecteur. Le monde du texte informatique ne prend existence que parce que son lecteur l'accepte. Toute expression langagière y est latence, attente de prise d'expression.

Car tout texte demande, à chaque lecture, une confiance aveugle et, parce que tout lecteur, à chaque fois, est un lecteur unique, le texte reste disponible, nu devant toute nouvelle lecture.

Or, plus le langage se fond dans la communication, plus les mots se dégradent, deviennent signes vides ; plus les mots, transmettant ce qui veut être dit, sont clairs et transparents, plus ils deviennent opaques et imperméables. Rien de plus inexpressif que les reality-shows : sous l'apparence des mots communs, ce qui passe dans l'échange n'est que la banalité partagée, jamais rien de l'unicité absolue de l'expérience subjective : "Seul ce qu'ils n'ont pas à comprendre leur paraît compréhensible ; ce qui est réellement aliéné, le mot usé à force d'avoir servi, les touche parce qu'il leur est familier..." (Adorno, *Minima Moralia*, p.98, ed. Payot, Paris 1991). Clarté ou transparence sont celles de ces aquariums de verre nous protégeant définitivement des êtres faussement naturels qui y vivent reclus... Car, pour signifier, il faut qu'il y ait résistance, effort à comprendre, risque et danger, c'est-à-dire engagement de l'intellect du "lecteur". Faute de quoi on ne transmet que du déjà-dit. Pour que l'unicité de l'expérience subjective se révèle dans l'échange, il faut qu'il y ait opposition à la compréhension.

Le recours à la technologie est une rupture volontaire, une mise en évidence de la féconde opacité des mots. Écrire comme lire ne sont pas des opérations immédiates. Comprendre — cum-prehendo — c'est en effet prendre avec soi, porter, décrypter et non traverser. Inscrit dans le mouvement de ses générations un texte informatique va au-delà de la compréhension des mécanismes, il introduit à une lecture de ses propres mécanismes de créativité et place le sujet devant le désir personnel du faire.

Je crois que, sur ce point, nous sommes d'accord...

Le texte informatique est donc ouvert, apparemment au moins au même titre que tous les autres textes littéraires, aux investissements de la lecture à condition toutefois qu'elle l'accepte, c'est-à-dire qu'il soit donné dans un des contextes ordinaires du texte, l'imprimé, la lecture publique ou, plus exactement ce que cela dissimule, la parcimonie.

Où s'esquisse le quatrième point...

Dès le premier abord, le texte informatique met radicalement à bas l'ensemble des repères matériels qui fondent la "préparation" du lecteur : aspects matériels du livre (volumes, épaisseurs, repères topologiques dans l'évolution de l'action, etc...) qu'elle dématérialise ; indéfinition des genres, etc... et se pose comme une littérature radicalement neuve où la totalité de l'acte de lecture est à réinventer. Refus de la reproduction des codes du monde, un "roman" informatique oblige à inventer sa lecture, à en créer tous les codes, ce que ne fait plus aujourd'hui un roman "papier" qui se contente de modifier un certain nombre de ces codes et, pour cela, s'appuie fortement sur l'ensemble de ceux qui le maintiennent : béquilles... La littérature informatique veut donc, d'abord, être comme une littérisation de la technique parce que, dans ses multiples et ses variations, ce qu'elle révèle avant tout ce sont ses possibles et ses changes. Même si ce n'est pas une nouveauté absolue dans l'histoire de la littérature où la tentation de la mise en scène de l'appareillage "technique" a toujours, au moins marginalement, existé, l'informatisation de sa technologie place, ici, la littérature sur une position plus radicale : l'immédiateté de la génération et son infinitude scénarisent les formalismes d'où sont issus les textes. Le rapport du sujet à l'écriture est aussi un rapport au temps et le concept opératoire d'auteur en est, lui-même, complètement redéfini, car ce qui importe, avant tout, c'est la mémoire "historique" des formes et leur déplacement. Pas de rupture, mais prolongement à l'excès. Le personnage que, faute de mieux, on ne peut qu'appeler "auteur" informatique ne prétend pas nier la tradition par une modernité radicale mais en cherche quelque chose comme une lecture neuve, ou du moins inouïe. Sa seule prétention est d'enrichir les possibilités des textes. La littérature informatique délaisse la fiction de la fiction pour ne s'intéresser prioritairement qu'à la formalisation de la production subjective du sens. Dans ce sens, elle n'existe que dans l'infini de la production littéraire. Le texte informatique refuse la caricature du figement, la dictature du temps, scénarise un fantasme d'éternité.

Un fantasme d'éternité très différent de celui de la littérature "classique".

Et ce sera notre cinquième point.

L'écrivain "classique", tourné vers la sacralisation "du" texte, par ses besoins de références formelles, porte ses regards en arrière, l'écrivain informatique, comme le scientifique, dans sa quête du progrès, les porte en avant. La culture classique naît d'un pari sur la transcendance : "l'art et l'esprit se tournent vers ceux qui ne sont pas encore, au risque, voulu, d'être négligé des vivants" (31, p.102) ; la culture classique n'est plus produite que pour les musées, pour la "conservation" et ainsi s'oppose à la consommation éphémère. La production d'écrits est toute entière tournée vers ses archives. Dans ce cadre, la moindre "perte" est vécue comme un drame culturel : tout manuscrit détruit est une bibliothèque qui brûle ; la perte du moindre brouillon griffonné sur un coin de table est vécu comme une catastrophe... Contre cet art

"muséal", contre cet art de bibliothèques et de poussières, l'écriture informatique est un art de la consommation qui refuse de se retourner sur ses traces.

Comme le happening, la performance, le temps réel du texte informatique, qui n'a d'existence que dans son instantanéité, se bat d'abord contre cela : "partout le virus de la potentialisation, de la mise en abîme l'emporte, nous emporte vers une extase qui est aussi celle de l'indifférence." (28, p.31). Mais cette "indifférence" que redoute Baudrillard est, en fait, positive, elle est l'indifférence à une hiérarchisation externe des valeurs, à une culture de la révérence. "Le public n'est plus l'écho avisé du talent, un répondant et relais dans la transmission d'une tentative singulière ; il s'associe à l'élaboration artistique dans un ensemble confus d'énergies parfois débridées." (31, p.106). Le texte, faute de ne plus être littéraire, doit maintenant anéantir toute référence car ce qu'il vise c'est le mouvement même du littéraire non telle ou telle de ses manifestations singulières. Aussi, l'ordinateur produit comme une "musique" de textes. Sa culture est du côté de l'éparpillement, de la dispersion. Affichant sur ses écrans la disparition du maître, de la revendication d'éternité, elle appelle l'individu-culture... Tout en étant fortement individualiste, l'âme contemporaine est grégaire qui se complaît dans l'instantanéité du moment partagé, alors qu'elle était, autrefois, collective dans l'intemporelle communion culturelle. La littérature informatique, et c'est aussi en quoi elle déroute, se veut du côté de la superficialité effusive du spectacle. Elle veut concilier définitivement l'activité littéraire et l'activité ludique : détacher la littérature de la sphère de sérieux révérenciel et mortifère où l'enferme toute tradition "classique". Comme toute nouvelle approche littéraire, la littérature informatique doit d'abord se battre contre cette résistance en elle-même, trouver les voies qui lui sont spécifiques en rejetant, parfois même au prix de la provocation et de l'erreur ; au risque de l'illisible, ce qui, en elle, l'enferme dans l'épaisseur gluante des temps morts.

Car ce qui change, c'est l'intrusion du nombre.

Voici donc venu le sixième point.

Poème n° 25.211, poème n° 453.510... Le multiple introduit dans la lecture comme un recul, une dérision. Impossible de publier, de lire la totalité des textes possibles d'un générateur : 10^{15} , 10^{56} , $10^x \dots$... Le nombre fait sens en lui-même qui exige des modes particuliers de médiation : affichages mobiles, défilements, mises en scène diverses... Ce qui change, en effet, c'est la multiplicité des textes que permet la technique. Texte inépuisable, le texte informatique perturbe son lecteur par l'affirmation ostentatoire d'un trop plein de mondes possibles. En ce sens il le déstabilise en mettant à nu le mensonge fondateur de la littérature auquel il est plus simple de croire : considérer généralement -même si cette fiction commode ne joue aucun rôle dans la lecture- qu'à l'origine de tout texte se trouve un écrivain. Que cet écrivain écrit. Et que, par l'intermédiaire d'un instrument quelconque, il n'aligne des mots définis que pour produire le sens particulier d'une expérience unique à transmettre dans toute l'intégrité de son originalité à un lecteur qui, par sa lecture, la fait sienne. Loin de chercher les "bonnes" versions d'un texte, la littérature informatique n'existe que dans les variantes d'une abstraction de texte. "C'est tout à fait comme une grenouille qui saute : elle ne peut jamais franchir la même distance ou sauter de la même façon à chaque saut. Le chant d'un oiseau est peut-être ce qu'il y a de plus semblable à la répétition, mais si vous écoutez, lui aussi varie dans son insistance. C'est le mode d'expression humain que de dire la même chose et en insistant et nous insistons tous en variant l'emphase." (30, p.131-132)

A quoi sert de choisir minutieusement entre "La lande a des nuances vert-doré" et "Il contemple les vert-brun de la lande" si chacun de ces fragments de phrase n'a d'autre fonction que de mettre en branle les interprétations à chaque fois personnelles de chacun des lecteurs ? Le nombre rend, littéralement, la lecture impossible et révèle la richesse inépuisable des variations qui travaillent la subjectivité...

Entendons-nous bien : infini dans son nombre, le texte généré l'est aussi dans l'espace.

Le texte informatique crée une forme nouvelle, sans incipit ni clôture, un texte qui, comme la parole, se déroule de son mouvement propre, un texte qui bouge, se déplace sous nos yeux, se fait et se défait : un texte panoramique. L'inverse d'une littérature commerciale qui, pour ne pas déstabiliser ses lecteurs, reproduit, presque à l'identique une infinité de livres interchangeable à la date près : romans... Ici, le texte ne se substitue qu'à lui-même, ou plutôt mue constamment, se change en tout moment en cet autre texte qu'il est également, toujours inscrit dans la nouveauté radicale d'un éternel "maintenant". Comme un chercheur de laboratoire, le lecteur, sans cesse, est confronté à une infinité de variations sous lesquelles, peu à peu, il est amené à ne lire que le concept qui les domine. La lecture en devient lecture de la lecture, lecture de sa subjectivité et non plus recherche de la subjectivité dans la lecture.

Détruisant les métastases idéologiques qui l'entraînent du côté du passé, du figement, de la mort, la littérature informatique ne s'intéresse qu'à ce qui fonde la spécificité littéraire : "La littérature et les arts sont une critique dans un sens plus spécifique, plus pratique. Ils exposent une réflexion, un jugement de valeurs sur l'héritage et le contexte qui sont les leurs" (30, p. ?). Le texte informatique affronte le lecteur à la subjectivité de sa langue. Les mots qu'il lit n'ont pas cette puissance parce qu'émis par un inaccessible esprit supérieurement rassurant, ils n'ont cette puissance qu'à condition de puiser en soi la force de rejurer sa langue et de savoir choisir. Entre la lecture de textes informatiques et l'écriture, la distance s'est affaiblie. La littérature informatique refuse de s'enfermer dans le singulier et l'unique, revendique le répétable et la variation, "tout ce qui relève non d'un déroulement, mais d'un enroulement ou d'une réversion, dans l'un ou l'autre sens du temps." (J.Baudrillard, ?). Elle se positionne, d'abord, comme une technique et c'est pourquoi elle affiche ses variations. "Seule passion aujourd'hui : celle de la multiplicité des vies simultanées... Contre la simulation d'une histoire linéaire "in progress", privilégier tout ce qui relève de la non-linéarité, de la forme du witz ou de l'anagramme, de la réversibilité qui est celle du palindrome dans le langage." (28, p.240) : le même et le différent ; le rythme et la vie. Voyez-vous ce que je veux dire ?

La littérature informatique est une insistance variable sur les mêmes d'un thème qui a à faire avec le temps, avec le sujet, avec la langue, avec la mémoire et la mémoire de la langue... avec la vie et la mort. C'est ainsi que chaque génération a sa littérature et la génération qui vient est celle de l'instantané universel, de l'intelligence simultanément répartie, du monde-cerveau, de la globalité instinctive : en ce sens, mais en ce sens seulement, le médium est bien le message...

Ainsi, contrairement aux apparences, la littérature informatique ne se positionne pas contre "l'autre" littérature. Elle ne se vit en rupture que dans ses modalités idéologiques de surface. Bien au contraire, elle seule continue à offrir une nouvelle jeunesse à la notion même de littérature et reste dans la lignée profonde de l'écrit littéraire : amener

les lecteurs à se débarrasser des formalismes conventionnels qu'a fini par stratifier le corpus littéraire, à sortir de l'admiration baveuse et paralysante pour, par une subjectivation opératoire de leur langage, prendre en main leur monde de langue. Car en effet, si l'écriture informatique n'avait pour seule fin que d'occuper la place habituelle des autres textes, il suffirait de conserver l'anonymat ou la fiction commode de la signature apocryphe : l'auteur inconnu d'un programme ignoré signerait l'écriture de textes qu'il n'a jamais écrits et dont il n'a conçu que l'essence. Dérisoire supercherie dont le seul effet serait de prolonger la mauvaise fiction.

Car plus que partout ailleurs, l'auteur serait alors une fiction du texte. Ce sera là notre dernier point, mais celui-ci restera en suspens...

Bibliographie :

1. Jean-Pierre Balpe. L'ordinateur, sa muse, Pratiques n°39, 1983.
2. Jean-Pierre Balpe. Écriture, ordinateur et pédagogie, TEM n°1, Ed.L'atelier du texte (CEDITEL), Grenoble, 1984.
3. Jean-Pierre Balpe. Écrire à l'ordinateur, Autrement n°69, Paris, 1985.
4. Jean-Pierre Balpe. La production littéraire assistée par ordinateur (en collaboration avec Paul Braffort), TEM n°3/4, Ed.L'atelier du texte (CEDITEL), Grenoble, 1985.
5. Jean-Pierre Balpe. Du haïku au renga, une écriture déplacée, colloque "le texte en mouvement", centre Georges Pompidou, Paris 1985.
6. Jean-Pierre Balpe. Aspects de la gestion du sens dans une perspective de génération automatique de textes, colloque "Le conte", Albi 1986.
7. Jean-Pierre Balpe. Initiation à la génération automatique de textes en langue naturelle, Eyrolles, 1986.
8. Jean-Pierre Balpe. Un générateur automatique de centons, cahiers de poétique comparée n°12, Paris, INALCO, 1986.
9. Jean-Pierre Balpe. La position de l'auteur dans la génération automatique de textes littéraires, in Linx n°17, Nanterre, 1987.
10. Jean-Pierre Balpe. Aspects de la génération automatique de textes en langue naturelle, in Le Français aujourd'hui n°77, 1987.
11. Jean-Pierre Balpe. Syntaxe et production automatique de textes, colloque "nouvelles recherches et grammaire", Albi 1987.
12. Jean-Pierre Balpe. Cinq fables électroniques dont une non, Action poétique n°106, 1987.
13. Jean-Pierre Balpe. ROMAN, un logiciel d'écriture interactive, Le français dans le monde, n° spécial, août-septembre 1988, Hachette.
14. Jean-Pierre Balpe. Il serait une fable... Génération automatique de fables en langue naturelle, colloque "La lecture informatique de textes", Albi, 1989.
15. Jean-Pierre Balpe. Littérature et nouveaux médias in Grand Atlas des littératures, Encyclopaedia Universalis, 1990.
16. Jean-Pierre Balpe. L'auteur. Hors-cadre n° 8 (l'état d'auteur), P.U.V, Saint-Denis, mars 1990.
17. Jean-Pierre Balpe. Macro-structures et micro-univers dans la génération automatique de textes à orientation littéraire. In "L'imagination informatique de la littérature", PUV, Paris-St Denis, 1991.

12. J.P.BALPE, avril 1994.

18. Jean-Pierre Balpe. Direction du n° 129-130 de la revue Action Poétique, Littérature informatique - Kaos n°3, Paris, décembre 1992.
19. Jean-Pierre Balpe. L'écriture électronique. Encyclopaedia Universalis, vol.5, édition de 1992.
20. Jean-Pierre Balpe. L'ordinateur comme stylo, in "Ateliers d'écriture", Ed.L'atelier du texte (CEDITEL), Grenoble, 1992.
21. Jean-Pierre Balpe. Literatura por ordenador, in Telos n°31, septembre-novembre 1992, Ed. Fundesco, Madrid.
22. Jean-Pierre Balpe. Une littérature à base de données, in "Les banques de données littéraires comparatistes et francophones", Presses de l'Université de Limoges, Limoges juin 1993.
23. Jean-Pierre Balpe. La tentation de l'infini. In "Études romanesques n°1", Ed.Lettres modernes, Paris 1993.
24. Jean-Pierre Balpe. A propos du générateur "la mort dans l'âme". Colloque Nord Poésie et Ordinateur, Cahiers du CIRCAV-GERICO Lille III, N° spécial, 1994.
25. Jean-Pierre Balpe. Les tentations de Tantale, in Revue Texte, Trinity College Toronto, à paraître en juin 1994.
26. Jean-Pierre Balpe. L'écriture de la mémoire. In "Le plaisir des mots", Ed.Autrement, Paris 1994.
27. Jean-Pierre Balpe. Une littérature si technique, in Revista del Instituto de Humanidades y Comunicacion, Madrid, à paraître en 1994.
28. Jean Baudrillard. Cool memories, ed. Galilée, Paris, 1990.
29. Henri Meschonnic. Modernité, modernité, ed. Verdier, Paris, 1988.
30. Gertrude Stein, Lectures en Amérique, trad.Claude Grimal, ed. Bourgois, Paris, 1978.
31. Georges Steiner. Dans le château de Barbe-Bleue, 1971, Paris, Gallimard, Folio-essais.
32. Georges Steiner. Réelles présences, las arts du sens, 1991, Paris, Gallimard essais.